



HAL
open science

[Recension] Les fondements sociolinguistiques de la traduction, Maurice Pergnier, Paris, Les Belles lettres, collection “Traductologiques”

Nicolas Froeliger

► To cite this version:

Nicolas Froeliger. [Recension] Les fondements sociolinguistiques de la traduction, Maurice Pergnier, Paris, Les Belles lettres, collection “Traductologiques”. Sociolinguistica, 2018, pp.285-288. 10.1515/soci-2018-0024 . hal-03187047

HAL Id: hal-03187047

<https://hal.science/hal-03187047>

Submitted on 29 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les fondements sociolinguistiques de la traduction, Maurice Pergnier, Paris, Les Belles lettres, collection « Traductologiques »

Recension par Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot, nf@eila.univ-paris-diderot.fr¹

Comme tous les bons livres de science humaine, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*, de Maurice Pergnier, invite à se poser deux questions dérangeantes — c'est-à-dire salutaires : d'une part, qui, parmi les étudiants en traduction ou les jeunes traducteurs d'aujourd'hui, a été exposé aux écrits de Ferdinand de Saussure ?, et, d'autre part, cette impasse est-elle une bonne ou une mauvaise chose ? C'est dire la forte imprégnation idéologique qui persiste en traductologie, et que la reparation de cet ouvrage permet de toucher du doigt.

Initialement publié en 1978 (chez Honoré Champion), puis réédité en 1993 aux Presses universitaires de Lille, celui-ci était entre-temps devenu introuvable hors des bibliothèques. Il faut donc saluer sa nouvelle publication, enrichie d'une préface de l'auteur et d'une annexe, dans la collection « Traductologiques » des Belles lettres, qui poursuit ainsi sur sa lancée de remise au jour de textes traductologiques importants (avec en outre deux inédits à ce jour). S'agissant d'un livre — et d'un auteur, dont on apprend incidemment qu'il a, à côté de maints travaux linguistiques, publié un inattendu *La Résurrection de Jésus de Nazareth, énigme, mystère et désinformation* (éditions du Rocher) — qui a beaucoup compté dans la formation de la pensée traductologique francophone, sa découverte en 2017 incite à trois lectures différentes. On peut l'apprécier comme un moment de l'histoire de la traductologie, plus simplement — et c'est ce que Maurice Pergnier semble privilégier dans les toutes premières pages — pour son intérêt propre et général, mais aussi, et ce n'est pas anodin, comme une impressionnante entreprise de mise en ordre terminologique.

En 1978, donc, la traductologie française, en particulier sous l'égide de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, lutte pour s'émanciper de l'emprise de la linguistique de l'époque. En se cherchant, dans les sciences du langage, des alliés. Vinay et Darbelnet (*La Stylistique comparée du français et de l'anglais*, 1958), ainsi que Mounin (*Les Problèmes théoriques de*

¹ Merci à John Humbley pour sa relecture de cette recension.

la traduction, 1963, en particulier) sont des classiques, mais *Interpréter pour traduire* (1984) n'a pas encore paru sous forme de livre, pas plus que *Traduire : théorèmes pour la traduction* (Ladmiral, 1979²). Jean Delisle n'a alors proposé le terme de *traduction pragmatique* que dans sa thèse, soutenue cette année-là, mais non encore publiée (1982). Hors de la sphère francophone, la théorie fonctionnaliste, résolument antilinguistique, apparaît tout juste, dans un article de Vermeer, et le tournant culturel demeure un projet lointain. Quant à la traduction automatique, il lui est dévolu un double rôle de repoussoir et d'horizon. À l'heure où écrit Maurice Pergnier, elle reste placée sous la malédiction de Bar-Hillel, d'ailleurs cité dans la bibliographie, et ses incarnations statistique, hybride et neuronale appartiennent à un futur indiscernable. Ce qui n'empêche pas l'auteur de percevoir que l'aspect décisif est d'ordre quantitatif plutôt qu'associatif. En tout état de cause, elle intervient régulièrement dans cet ouvrage en butée, pour expliquer ce que la traduction ne saurait être (p. 47, et surtout en toute fin), mais aussi dans la perspective d'une meilleure compréhension des processus cognitifs (p. 338, en particulier).

Sur le plan des concepts et des approches, on est frappé de constater, à près de quarante ans de distance, à quel point des éléments qui relevaient alors du postulat (la traduction consiste à établir l'équivalence optimale entre deux textes dans deux langues différentes, par exemple, ou le caractère englobant du paradigme communicationnel en traduction) sont entre-temps devenus sujets à vives controverses. Et Jean Gagnepain, qui est avec Danica Seleskovitch l'une des deux principales sources d'inspiration dont se réclame l'auteur, n'a pas encore eu cette formule provocatrice et trop peu souvent citée : « *traduire n'est jamais le moyen de dire autrement la même chose, mais de dire autre chose autrement.* » (*Le Vouloir-dire, traité d'épistémologie des sciences humaines*, 1982, p. 124) Il n'est d'ailleurs pas certain que cette opinion serait reprise à son compte par Maurice Pergnier. Par contre, ce dernier ne verrait sans doute rien à redire à la conclusion qu'en tire Gagnepain : « *D'où l'intérêt [...] d'une socio-linguistique du malentendu.* » (*loc. cit.*) À sa parution, *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction* se situe donc à un moment où la traductologie issue des formations (et plus précisément des écoles), c'est-à-dire d'une réflexion menée à partir des pratiques professionnelles, noue un compromis avec une certaine lecture des théories linguistiques, et spécialement de celles de Saussure.

² La matière qui donnera lieu à ces deux ouvrages, d'ailleurs ajoutés à la bibliographie, aura néanmoins en partie circulé sous forme d'interventions et articles.

Ce qui scelle ce compromis tient dans le préfixe *socio-* du titre, explicité aux chapitres III et VII : l'approche linguistique trouve sa justification en traduction dès lors qu'on envisage la langue dans son caractère « non seulement *arbitraire*, mais aussi *institué* et [...] *socialisé* » (p. 219). Bref, ce qui sera ici pertinent, c'est la composante communicationnelle de la langue (*ibid.*). Ce qui suppose, l'auteur le signale lui-même dans sa préface, de « *reformule[r] tout un traité de linguistique à l'usage (et à la lumière) de la traduction* » (p. 12). Avec un principe synthétique et organisateur : « *Le sens d'un énoncé n'est pas la somme des signifiés qui le composent.* » (p. 19) et en passant par une relecture serrée des théories, en particulier, saussuriennes, qu'il s'agit d'augmenter (pp. 222-225) grâce notamment aux apports de Coseriu et de Hjelmslev, mais également de la théorie de la communication (chapitre IX) ou des sciences cognitives (chapitre X, en particulier, où l'on pressent déjà l'arrivée des protocoles de verbalisation). En retournant au passage un certain nombre *d'a priori* : « *La non-communication est en effet au cœur de la problématique sociolinguistique.* » (pp. 257-258), par exemple. Bref, le message (singulier, objet de la traduction) n'est pas la langue. C'est donc du *sens*, des messages produits par des individus dans un contexte donné, que l'on traduira (soit, effectivement, l'essentiel de la théorie interprétative...). Dès lors, les caractères propres de la langue ne peuvent plus apparaître comme un obstacle à la traduction (qui n'en demeure pas moins une entreprise de lutte contre les interférences, chapitre IV) et la recherche des équivalences « *ne se situe ni dans la langue (domaine du signifié) ni dans la parole (texte, domaine du sens), mais à leur intersection.* » (p. 64) Tout part bien du couple signifiant/signifié, mais il faut, dans une perspective traductologique, le raffiner, y adjoindre les pôles que sont *signification* et *désignation* (celle-ci étant distincte du *sens*). Ce que l'on traduira, c'est ce qui est *désigné* (p. 153).

Dans une réflexion épistémologique principalement développée dans l'introduction (mais aussi dans la conclusion, dans la mesure où la langue « *est un amont de la communication* », p. 353), l'apport de la linguistique se situe en tout cas avant qu'intervienne l'opération de traduction : elle est explicitation des phénomènes, mais pas « *traductologie productive* », pour reprendre la formule de Ladmiral.

Vient enfin – et c'est sensible et appréciable à chaque page – un impressionnant et méthodique travail de mise en ordre terminologique des concepts de la linguistique adaptés à une perspective traductologique et, plus généralement, scientifique. La hantise de l'auteur : « *la confusion terminologique et conceptuelle* » (p. 275). On en arrive même à soupçonner en

lui un émule du premier Wittgenstein, qui avait considéré que l'essentiel des problèmes de la philosophie pourraient être réglés dès lors que l'on serait à même de s'entendre sur les mots. Cette constante est perceptible jusque dans l'annexe, qui reprend certains des arguments élaborés par ailleurs, pour tordre le cou, d'une part, au flou terminologique et, d'autre part, à certaines visions étroites, une fois encore, de l'équivalence. On trouve en réalité dans cet ouvrage les bases d'une réflexion terminologique non normative, c'est-à-dire fondée sur l'observation des faits en discours (pp. 179 ou 219, par exemple), et qui connaîtra ensuite un riche développement grâce aux corpus. L'auteur ne cessant de proposer des définitions, on pourra donc ici se reporter à l'index pour préciser une multitude de concepts qui sont souvent, ailleurs, utilisés de manière approximative, interchangeable et contradictoire. On verra aussi explicitées les raisons qui font qu'on ne traduit pas un terme par un autre terme (p. 211), mais que le passage de l'un à l'autre est nettement plus sinueux et complexe. Ce qui permet au passage de régler son compte à la question des intraduisibles (p. 165, notamment), mais pose néanmoins quelques problèmes de... traduction (sur la question des universaux entre saussuriens et chomskiens, par exemple, au chapitre XI). Mais, là encore, la clarification des concepts fait des merveilles. Le tout avec un constant et remarquable souci de pédagogie.

Nous sommes donc, de manière revendiquée, devant l'ouvrage d'un « linguiste traitant de traduction » (p. 128), qui réussit le tour de force de rendre compatibles la linguistique structurale et l'hypothèse de la déverbalisation (pp. 168 ou 340, notamment, même si ce terme lui-même n'apparaît pas). Rien ne dit plus nettement cette approche que son titre. Son principal intérêt aujourd'hui est donc, à notre sens, de réintégrer un apport linguistique pertinent à une traductologie qui s'en est très largement affranchie — ce qui était certes nécessaire à son développement et à son autonomisation, mais pourrait au final l'entraver, à l'heure où la traduction automatique et l'ingénierie linguistique sont bel et bien devenues des réalités en recherche et dans la vie professionnelle. Cette lecture, redevenue possible, est ainsi tout sauf inutile.